

Ahmed
RASSIM

**LE JOURNAL
D'UN PAUVRE
FONCTIONNAIRE
ET AUTRES TEXTES**

PRÉFACE D'ANDRÉE CHEDID

DENOËL

Extrait de la publication

Le Journal d'un
pauvre fonctionnaire

Ahmed Rassim

Le Journal d'un
pauvre fonctionnaire
et autres textes

*Préface d'Andrée Chedid
Édition établie, annotée et présentée
par Daniel Lançon*

DENOËL

Malgré nos recherches, les ayants droit du présent ouvrage n'ont pu être contactés. Nous tenons à leur disposition les droits usuels en notre comptabilité.

Pour la présente édition :
© Éditions Denoël, 2007
Préface © Andrée Chedid

Préface

Pour un visage de poète

J'aime ne rien savoir de la vie d'un poète. Je peux alors plus librement, me semble-t-il, lui accorder l'espace qu'il réclame, l'ombre qu'il souhaite, l'approcher — non pas à l'aide de souvenirs — mais à travers ses propres images qui sont, entre nous et lui, des pays qu'il donne à traverser.

De l'adolescence à l'âge mûr, l'œuvre d'Ahmed Rassim coule sans chaos, sans agressivité, sans détour, entre des berges découvertes. « Un poème obscur, écrit-il, fatigue le lecteur et distrait de l'essentiel, c'est-à-dire de l'émotion à communiquer. » La tendresse, la mélancolie, la douleur même, « car Ahmed a besoin de douleur pour vivre », parent la rive ensoleillée que l'on parcourt avec lui, à un rythme dont nous avons perdu le secret.

La vie est compagne du poète, et non plus cet adversaire contre lequel on livre le perpétuel combat. Les peines se résorbent avant l'angoisse ; le langage est fluide, naturel. Langage qui ne se cherche pas, qui affleure à l'instant même où le cœur est traversé.

Poésie à mi-voix qui s'accorde à l'expérience quoti-

dienne, soulève le rideau du temps, se complaît au milieu des souvenirs où chaque heure ancienne retrouve son sel et sa rosée. Ahmed Rassim parle avec « un printemps dans la voix » et tout ce qu'il touche, tout ce qu'il regarde naît à une seconde lumière, à une couleur nouvelle, « les plis de sa robe étaient d'un rythme vermeil », « parmi nous était une femme loyale comme un miroir », « elle était bavarde comme un champ de coquelicots ».

Poésie attentive, émerveillée. Elle rafraîchit l'image habituelle, vivifie l'anecdote et rend familiers les morts. Poésie peuplée de personnages qui s'avancent — originaux, attachants — si nombreux, qu'on écoute comme s'il s'agissait d'une histoire dont on ne veut rien perdre. Voici « l'osseux palefrenier, le marchand de tapis, le coiffeur, le batelier, la marchande russe, l'ermite au visage d'antilope, la vieille Zoumboul faible comme une lampe consumée ». Et voici « les semeuses de chimères », nombreuses elles aussi, qui ne parviennent jamais à combler la solitude profonde du poète, ni à effacer la jeune image de Nysane. N'écrit-il pas, le cœur de l'autre lui est souvent « inutile comme un noyau dans un fruit » ? N'a-t-il pas renoncé à la rencontre ? Et ces femmes, fascinantes, hâtivement aimées, décrites avec délice, demeurent assez frêles comparées au souvenir de la morte. Nysane, lointaine et présente, la poésie même.

Il se dégage des livres d'Ahmed Rassim une sagesse sans apprêt, une générosité naturelle, un humour sauveur. Je ne peux l'imaginer figé dans un personnage, englué dans la routine ; s'il chemine c'est sans s'agripper aux décors, s'il participe à l'événement c'est comme d'un seul œil ; s'il se

hâte parfois, il sait aussi s'arrêter et voir la route d'un peu plus loin.

Ceux qui l'ont connu sauront dire si ce poète parcourait les jours, les villes, la campagne, voyageait dans le silence avec cette amitié pour les êtres et les choses, que j'imagine, avec une nostalgie qui échappe pourtant à la nuit noire, « ton absence m'accable comme un bouquet », ce pas souple, ce sourire bienveillant si lié à ce qui nous est le plus cher en cette terre d'Égypte :

*et c'est ainsi qu'à travers
le silence des choses il sourira encore
longtemps dans la nuit.*

La vie se transforme au gré de celui qui la regarde ; le poème signe cette métamorphose, nous livre en retour un regard. Des lèvres sans amertume, un pouvoir de sympathie, la saveur de l'Orient, le cristal de l'Occident, un accord avec la vie, une voix aisée, limpide, qui sait conter, Ahmed Rassim n'a-t-il pas tous ces dons ?

Un poète ne peut entièrement mourir. Ses lignes le prolongent, le gardent avec nous. Faites de son émotion, de « son chant, des réactions de son cœur devant le langage inarticulé de la brise, des nuages, de l'eau », elles sont lui-même plus librement que tout.

ANDRÉE CHEDID
La Revue du Caire (1959).

NOTE SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Les ensembles poétiques, *Le Livre de Nysane* et *Divan oriental-occidental*, correspondent à des périodes d'intense créativité qui ont donné lieu à de nombreuses plaquettes et à deux volumes anthologiques réalisés par Ahmed Rassim lui-même, respectivement en 1941 et en 1954. C'est en respectant ses choix que nous avons organisé un rassemblement forcément plus succinct de ses poèmes. Il en est de même pour ses activités de diariste et de critique. Il est enfin l'auteur d'un long récit, *Le Petit Libraire Oustaz Ali* (1942-1953), dont nous avons retenu la version la plus récente et la plus complète tout en conservant son titre initial, centré sur le nom d'un personnage cher à l'auteur.

Des notices bio-bibliographiques concernant écrivains et artistes, orientaux comme européens, figurent à la fin de l'ouvrage.

L'orthographe des noms arabes est bien entendu conservée dans la graphie adoptée par Ahmed Rassim pour ses écrits mais le système actuel de translittération en caractères latins retenu pour les notes et commentaires.

I

Le Livre de Nysane et autres poèmes

Nous nous sommes efforcé d'être aussi fidèle que possible à l'art des variations sur un même thème qui structure le vaste corpus des poèmes de l'auteur. Tout en nous référant à la version « définitive » donnée dans *Pages choisies* (1954) par l'auteur, nous sommes conscient que les coupes de vers ont pu varier selon les éditions, souvent très artisanales

LE LIVRE DE NYSANE

Et Grand-mère dit encore... (1)

À ma grand-mère
Renguigule
qui fut belle
qui aimait la figure des nuages
et dont les vieilles mains sont
maintenant
croisées dans la paix de Dieu.

La pauvre Zoumboul est descendue en ville ce matin
pour m'acheter du fil n° 40.

Cette fille est mon bras et mes pieds.

Pourrais-je jamais la récompenser ?

Ne l'oublie pas, si un jour tu deviens ministre.

As-tu vu de quelle façon l'amie de ta mère m'a regardée ?

Comme si j'allais manger sa nouvelle robe ! Bah ! mais qu'importe !

Si on te jette une pierre, jette-leur un morceau de pain.

Quand le lion vieillit, il devient la risée des chiens ¹.

Il est venu ce matin, avec un panier au bras, le petit domestique de Dada Iladile.

J'aime ce garçon, car il ressemble étrangement à une des femmes de ton grand-père qui me détestait.

Nous étions dix.

J'étais la plus jeune. Avais-je dix-sept ans alors ?

Elle me traitait d'intrigante parce que j'étais jolie, et a tâché plus d'une fois de me rendre sourde en criant très fort.

Je ne lui répondais jamais car elle était comme ma mère.

Sa fille, Ihsanne Hanem, est plus âgée que moi.

Ses yeux étaient divins : deux émeraudes ; deux raisins.

Nous étions dix femmes, mon enfant.

Le jeudi, le Pacha passait toute la soirée avec nous, à rire, car il était très gai.

Nous l'adorions toutes, car il était bon, juste et fort.

Je m'absentais souvent le jeudi soir, pour ne pas faire de la peine aux autres, prétextant un mal de tête.

Je ne voyais le Pacha que le 7 et le 22, lorsqu'il venait passer la nuit dans mes appartements.

Un jeudi soir,

pendant que je travaillais à la machine,

une belle machine à coudre qu'il avait achetée en

Europe pour moi, on vint me dire :

« Hanem effendi, le Pacha vous demande. »

Ton grand-père était en train de taquiner les autres.

1. Ces deux proverbes populaires figurent dans l'anthologie *Chez le marchand de musc* (1932 ; 1934 ; 1951 ; 1955), éditée par Ahmed Rassim et reprise avec une postface d'Andrée Chedid (reprise en préface de la présente édition) chez Clancier-Guénéaud (1988).

Après avoir regardé, un moment, ma nouvelle robe bleue, il me demanda en souriant :

« Est-ce vrai Renguigule que tu te mets du noir aux yeux, du rouge aux lèvres et du blanc au cou ? »

À quoi j'ai répondu :

« Ne m'avez-vous pas acheté du fard comme à mes sœurs ? »

Et comme les autres riaient doucement, le Pacha dit :

« Mais moi je suis certain que tu ne fardes pas. »

Alors,

il sortit de ses poches un grand mouchoir de soie verte et un mouchoir de soie blanche qu'il trempa dans un verre d'eau, et qu'il passa sur mon cou, qu'il passa sur mes lèvres et sur mes yeux.

Puis se retournant vers elles, demanda :

« Où est le blanc ? Où est le rouge ? Où est le noir ? »

Comme elles ne répondaient pas, il m'attira vers lui, et regardant les autres, déposa un long baiser sur mon cou, un long baiser sur mes lèvres et sur mes yeux.

Et les pauvres malheureuses

étaient pâles comme des robes déteintes.

Et j'avais envie de leur demander pardon.

Comme je regardais la porte, le Pacha dit à la négresse Tanssouf :

« Que l'on monte ce soir de l'eau chaude chez Renguigule. »

Les pauvres malheureuses

étaient plus vexées que le Chatir Ahmed quand il s'est cassé le pied en tombant dans le guet-apens qu'il préparait pour la jeune princesse.

Elles étaient jaunes comme un vieux kiosque.
 Jette un morceau de pain à qui te jette une pierre.
 Car celui qui fera le poids d'un atome de bien le verra ¹.
 Un de ces soirs, je te conterai l'histoire de la princesse
 Nazla.

Le Livre de Nysane (1927);
Et Grand-mère dit encore... (1930);
Dans le vieux jardin (1941); *Pages choisies* (1954);
La Revue du Caire, numéro spécial, 1959.

Et Grand-mère dit encore... (2)

— Penses-tu toujours à elle?

Mais alors pourquoi ne sors-tu pas plus souvent?

Tu es beaucoup trop jeune pour soutenir ton menton
 dans la paume de ta main, et pour passer ta vie à écrire
 comme un professeur de turc!

Regarde comme la lune est belle dans le jardin...

Je sais bien qu'il est triste de renoncer à celle que l'on
 aime;

mais tu es encore jeune.

Regarde ce bourgeon bercé par le chant des feuilles qui
 le couvrent de baisers; regarde comme il est heureux.

Dis, pourquoi ne sors-tu pas un peu plus souvent?

Comme l'arbre et les branches, les feuilles et les fruits
 sont dans la graine ainsi, l'oubli qui pardonne et l'oubli
 qui oublie

1. Proverbe populaire, *Chez le marchand de musc.*

se trouvent dans le mot « volonté ».

Sors, tu sais bien que les jeunes filles aiment tes cheveux.

Je demande souvent à Dieu
de m'expliquer certaines choses :

Pourquoi tu es si pauvre et si malheureux quand tant
d'autres sur terre sont heureux,
et ne savent que faire de leur argent... ?

Comme moi, tu es pieux, tu ne fais de mal à personne ;
tu aimes tes parents.

tu aimes Dieu et ses anges, les pauvres et les pierres, et
les petits enfants...

Comme moi,
tu aimes les oiseaux, les chiens et les vieux ânes que l'on
bat...

le rossignol, l'eau, et
le ciel quand il fait beau.

Tu n'es même pas moqueur, comme ton frère
cet « Affrit ¹ » !

Mais alors pourquoi n'es-tu pas plus heureux ?

*L'Égypte nouvelle*², n° 36, 3 mars 1923 ;

Le Livre de Nysane (1927) ;

Et Grand-mère dit encore... (1930) ;

Dans le vieux jardin (1941) ; *Pages choisies* (1954).

1. La démonologie est un domaine important de l'imaginaire arabe et égyptien en particulier, la terre d'Égypte étant connue, en Europe, comme celle des magiciens. L'*afrit* est un personnage bien connu des *Mille et Une Nuits* et des romantiques français comme Théophile Gautier et Gérard de Nerval.

2. Cet hebdomadaire cairote, dont une première série paraît de juillet 1922 à janvier 1926, est animé par l'avocat et journaliste José Canéri, pamphlétaire humaniste engagé dans la lutte pour la libération de son pays contre l'occupant britannique, ardent défenseur de la cause de la culture arabe et musulmane bien

Et Grand-mère dit encore... (3)

— Quand vas-tu cesser de porter cette bague?

*

— Peut-être que demain mon âme sera loin...

Et mes yeux ne verront plus les tiens...

Que Dieu ne te fasse jamais voir ce que j'ai vu, mon enfant.

La broche rose est pour toi... Les boucles pour ta sœur.

Ce que j'ai, n'est pas à souhaiter à un ennemi...

Oh! mon beau fils que j'aime plus que mes yeux, la souffrance me fait souffrir...

Aussi

Je demande tous les soirs à Dieu,

Même pendant que la douleur me déchire,

De te donner beaucoup d'argent,

que suivant, paradoxalement, une ligne rationaliste et d'éveil de l'esprit critique inspirée explicitement d'Anatole France. Le ton du périodique est résolument humoristique et satirique et parfois bien proche de celui du *Canard enchaîné*. Dans l'éditorial manifeste du premier numéro, il est écrit : « Nos investigations ne se limiteront pas à l'Europe, vieux pays pourri jusqu'au tuf et en train de se disloquer dans un byzantinisme sans gloire. Elles s'inquiéteront surtout des tendances de l'Égypte actuelle, où les jeunes énergies fouettées par le coup d'aile d'un ordre récent, se cherchent en des formules d'un rare bonheur et d'une splendide vérité d'expression » (2 juillet). Les œuvres d'André Breton et celles de Freud y seront néanmoins présentées aussi bien que les derniers romans à la mode car les collaborateurs revendiquaient, non sans auto-ironie, d'être les « agents de liaison entre l'Orient réservoir de valeurs insoupçonnées et l'Occident décrépi qui craque sur ses bases » (allusion au carnage de la Première Guerre mondiale).

Ahmed RASSIM

LE JOURNAL D'UN PAUVRE FONCTIONNAIRE ET AUTRES TEXTES

PRÉFACE D'ANDRÉE CHEDID

ÉDITION ÉTABLIE, ANNOTÉE ET PRÉSENTÉE PAR DANIEL LANÇON


Ahmed Rassim (1895-1958) est l'un des plus originaux et des plus doués des écrivains égyptiens d'expression française. Créateur entre deux mondes, pensant en arabe et écrivant en français, il est l'auteur d'une œuvre aujourd'hui injustement oubliée.

À la lisière du surréalisme, son œuvre poétique mêle la tradition de l'Orient à une esthétique occidentale.

Ses personnages de fiction, ceux du *Petit Libraire Oustaz Ali* ou du *Journal d'un pauvre fonctionnaire*, nous apparaissent aujourd'hui comme des anti-héros proches de ceux d'Albert Cossery, empreints de sensualité, de sagesse et de fatalisme. La réédition de ces *Œuvres* permet de découvrir celui que Georges Henein appelait « un grand seigneur qui fit vœu de poésie ».

Ce volume inédit est accompagné d'un appareil critique et de présentations qui situent l'œuvre de Rassim dans le contexte de l'Égypte des années 1930-1950.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25904.8  05.07
ISBN 978.2.207.25904.7
25 €

